

René Corona

IL ÉTAIT UNE FOIS LA « PLAINTIVE » ÉLÉGIE ...

RÉSUMÉ . Depuis toujours, à travers les poètes, les femmes et les hommes ont, grâce à la plainte, surmonté la douleur du deuil. Qu'elle se nomme sous les Grecs *oiktos* ou que l'on remémore en les célébrant les disparus par un thrène, l'homme a pu, a su, ainsi diluer la souffrance de la perte. La musique intervenant – la flûte plus précisément – cette plainte est devenu poème, et a pris le nom d'élegie. Notre propos est celui de montrer comment l'élegie - en laissant de côté l'aspect élégiaque qui apparaît dans la littérature un peu partout – a progressé à travers les époques. De chant de deuil, elle est devenue chant d'amour dépité chez les Latins, puis les deux pertes, l'amoureuse et l'existentielle, se sont entremêlées. Au XVIII^e siècle, en France, l'élegie a pris la couleur de la rhétorique et des lieux communs. Redondante en allégories et clichés, elle disparaît dans le courant du XIX^e siècle (le sentiment élégiaque au contraire se déploie chez différents poètes du romantisme) et après les grandes élégies du XX^e siècle (un nom pour tous, Rilke), il faudra attendre la fin du siècle pour qu'elle réapparaisse victorieuse et renouvelée avec Emmanuel Hocquard.

POÉSIE. RHÉTORIQUE. DIACHRONIE. MÉTRIQUE. LANGUE. ART POÉTIQUE.

ABSTRACT. Da sempre, attraverso i poeti, le donne e gli uomini hanno, grazie al lamento, sormontato il dolore del lutto. Che con i Greci si chiami *oiktos* o che si ricorsi celebrandoli gli scomparsi con un treno, l'uomo ha potuto, ha saputo, così diluire la sofferenza della perdita. La musica intervenendo – e più particolarmente il flauto – questo lamento è diventato poesia e ha preso il nome di elegia. Il nostro proposito è quello di mostrare come l'elegia –lasciando da parte l'aspetto elegiaco che appare nella letteratura un po' dappertutto – ha progredito attraverso le epoche. Da canto di lutto, essa è diventata canto d'amore contrariato presso i Latini, poi le due perdite , l'amorosa e l'esistenziale, si sono mescolate. Nel Settecento, in Francia, l'elegia prende il colore della retorica e dei luoghi comuni. Ridondante in allegorie e cliché, scompare durante l'Ottocento (il sentimento elegiaco invece si dispiega nei diversi poeti del romanticismo), dopo le grandi elegie del Novecento (tra i tanti, Rilke) occorrerà aspettare la fine del secolo per vederla riapparire vittoriosa e rinnovata con Emmanuel Hocquard.

POESIA. RETORICA. DIACRONIA. METRICA. LINGUA. POETICHE.

«Hic ego dum spatior tectus nemoralibus umbris
(quod mea, quaerebam, Musa moveret opus),
venit odoratos Elegeia nexa capillos,
et, puto, pes illu longior alter erat ;
forma decen, vestis tenuissima, vultus amantis,
et pedibus vitium causa decoris erat. »¹

Ovide, *Amores*, III, 1

« Versibus impariter iunctis querimonia primum,
post etiam inclusa est voti sententia compos :
quis tamen exiguos elegos emserit auctor,
grammatici certant et adhuc sub iudice lis est. »²

Horace, *Epistulae*, II, 3, 75-7

1. *Jadis*

Pour parler de l'élégie il faudrait d'abord parler du lyrisme car souvent les deux mots s'accompagnent quand il s'agit d'une poésie intime. Le terme, nous disent Bloch et Wartburg, vient du grec, de *elegeia*, *elegiakos*, chant de deuil, d'où la signification la plus commune de chant triste, même si la plainte (*elegos*), en général s'élève plutôt pour un être perdu, mort le plus souvent. L'origine du terme grec est inconnue, d'aucuns disent que c'était au départ le nom d'un instrument

¹ « Mentre in quella mi aggiro al riparo delle ombre boschive /chiedendo dalle Muse impulso al mio lavoro/ venne da me annodate le sue chiome odorose, l'Elegia/ che lungo più dell'altro mi parve avere un piede, / Vaga bellezza veste impalpabile e il volto di chi ama, / nasceva anche dal vizio dei piedi la sua grazia. »; Ovide, *Les amours*, III, 1(traduction de Gabriella Leto) in Ovidio, *Dalla poesia d'amore alla poesia dell'esilio*, vol.1 (éd. Paolo Fedeli), Milano, Mondadori, 2007, pp.108-109.

² « Una coppia di versi di misura disuguale racchiuse in origine / il compianto, poi anche l'espressione di un voto esaudito. / L'identità dell'inventore delle tenui elegie resta invece / oggetto d'accanite discussioni tra i grammatici: problema non risolto. »; Orazio, *Tutte le opere*, (traduction de Marco Beck), Milano, Mondadori, 2007, pp. 682-683.

musical, ressemblant à une flûte. On parle aussi de distiques élégiaques, du moins dans la poésie grecque et latine, distiques alternant hexamètres et pentamètres.

Les muses de la poésie lyrique sont Erato avec sa lyre et Euterpe avec sa flûte (c'est pour cela qu'avant d'être muse de la poésie lyrique Euterpe était la muse de la musique) et comme le souligne Muriel Pic en parlant de l'élégie « son instrument de prédilection »³ est la flûte, celui qui se rapproche le plus de l'élégie. Donc, Erato serait plutôt la muse de la poésie lyrique et Euterpe, celle de l'élégie, mais Euterpe veut dire étymologiquement « celle qui réjouit ». La question que l'on se pose alors est la suivante: si l'élégie est avant tout une plainte pour pleurer une mort, comment peut-elle réjouir ?

Probablement, le cœur du poète et/ou du lecteur trouve-t-il dans la mélodie de la musique et des paroles du poème un soulagement à cette douleur profonde qu'est la perte d'un être aimé. Plus tard, métonymiquement parlant, (le deuil élaboré ?) cette perte deviendra moins définitive – puisque le poème restera, et il gardera en soi le souvenir de l'être aimé, vivant dans la mélodie de la plainte - quoique aussi déchirante qu'auparavant mais filtrée par la sublimation artistique du deuil.

Un des deux exergues - celui d'Horace - mis au début de ce texte nous rappelle que « le distique a exprimé d'abord la plainte funèbre, puis a été consacré à l'ex-voto. Qui a le premier fait servir ce mètre modeste à l'élégie, les grammairiens en discutent encore, et le procès est toujours pendant. »⁴, car l'élégie était avant toute chose une façon de disposer les mètres, l'*elegèion* indiquait le pentamètre du distique voire le même distique ou plus largement un poème composé de

³ Muriel Pic, *Élégies documentaires*, « Europe » n°1009, mai 2013, p.104.

⁴ Horace, *Épître aux Pisons*, (traduction de F. Richard), in Jacques Charpier, Pierre Seghers, *L'art poétique*, Paris, Seghers, 1956, p.42.

plusieurs distiques. L'*èlegos*, chant funèbre accompagné par une flûte, comme suggère Marina Cavalli, était en quelque sorte un synonyme du *thrènos* et du *oiktos*.⁵

Voici comment dans *The Greek Literature, della Cambridge History of Classical Literature*, les auteurs décrivent l'élégie :

La vera misura metrica elegiaca è invece l'esametro seguito da due *hemiepes* con stacco di parola fra ciascuno dei tre elementi. Furono i Romani, infine, ad arginare la scioltezza propria dei poeti greci antichi fissando la norma che la chiusa della misura metrica dovesse coincidere con la fine della frase poetica.⁶

En allant très vite, et en restant dans l'expression de sentiments personnels, chez les Grecs l'élégie d'abord touche tous les domaines, de la guerre à la poésie gnomique avec Callinus d'Ephèse, Tyrtée, Solon, Mimnerme, Teognis, Focilis de Milet le satiriste et Xénophane de Colophon. Puis avec Archiloque (« [...] je sais le don élégant des Muses »⁷), Simonide de Céos (dont Catulle rappelle les larmes, célèbre pour son pathos, ses poèmes émouvaient considérablement les auditeurs), Hermésianax de Lesbos, Antimaque de Colophon.

Il semblerait, d'après Horace⁸ et Properce⁹, que c'est Mimnerme, vers 630 a.v. J.C., qui utilise, pour la première fois, les tonalités douces et mélancoliques de l'amour : « C'è vita, c'è gioia

⁵ *Poesia elegiaca* (1992) (a cura di Marina Cavalli) in AA.VV *Lirici greci*, Milano, Mondadori, 2007, p.6.

⁶ J.P. Baron, P.E. Easterling, B.M.W. Knox, *Elegia e giambo* in *La letteratura greca [The Cambridge History of Classical Literature; vol. I Greek Literature* (1985), traduction italienne de Ezio Savino], Milano, Mondadori, 1989, p.232.

⁷ *Lirici greci dell'età arcaica* (éd. Bianca Garavelli), Milano, Rizzoli, 1999, p.41.

⁸ « Si, Mimnermus uti censet, sine amore iocisque / nil est iucundum, vivas in amore iocisque. » ; « Se non c'è dolcezza, come pensa Mimnermo, senza / i teneri giochi d'amore, vivi nell'amore e nei suoi giochi [...] » ; Horace, *Épître I, 6* in Orazio, *Tutte le opere* (trad. de Marco Beck), Milano, Mondadori, 2007, pp.582-583.

senza Afrodite d'oro ? »¹⁰, le chantre des amours avec la joueuse de flûte Nanno qui, nous rappelle Bianca Garavelli, est « un disperato esaltatore della giovinezza e dell'amore e odiatore della vecchiaia. »¹¹. Ses compositions suivent les lignes mélodiques de la flûte jusqu'au jour où : « la vecchiaia dolente, sfigurata, / odiata e disprezzata a un tempo, e ti fa sconosciuto : / una nebbia che offende vista e mente. »¹² et alors nous dit tristement Mimnerme, plutôt que vivre il vaut mieux mourir.

Ensuite, comme le rappelle Gérard Defaux :

C'est sans doute aucun la tradition élégiaque romaine, celle des *sodales* Catulle, Tibulle, Propertius et Ovide, héritiers déclarés des élégiaques alexandrins Callimaque et Philétas de Cos, qui fit de l'élégie un poème essentiellement érotique, une composition légère destinée à exprimer l'amour et ses tourments divers.¹³

De l'œuvre de Philétas de Cos, il ne reste pas grand-chose : « un distico elegiaco, che potrebbe plausibilmente essere un autoritratto, [che] recita di « un uomo che conosce l'ornamento

⁹ Propertius, I, IX, 11: « plus in amore valet Mimnermi versus Homero: / carmina mansuetus lenia quaerit Amor. »; « In amore un verso di Mimnermo vale più dei poemi di Omero, / Amore soave cerca lievi poesie. » ; Propertius, *Elegie*, (trad. de Luca Canali), Rizzoli, 1989, 1994, p.86-87.

¹⁰ *Lirici greci dell'età arcaica*, cit., p.83

¹¹ *Ibid.*, p.80.

¹² *Ibid.*, p.85.

¹³ Gérard Defaux, in Clément Marot, *Œuvres poétiques*, Tome I (éd. G.Defaux), Paris, Garnier, 1996, p. 637.

bello dei versi, e che dopo dura fatica ora domina la strada d'ogni tipo di storie.»¹⁴ et quelques citations d'un poème élégiaque intitulé *Demetra*.

Les Romains vont déplacer le tout sur l'amour et plus particulièrement sur l'érotisme avec Gallus (dont il ne reste aucune œuvre), Propertius (« Unica nata meo pulcherrima cura dolori/ excludit quoniam sors mea saepe 'veni' [...]»¹⁵, Tibulle, Catulle. Pour Quintilien, les Romains peuvent rivaliser avec les Grecs : « Elegia quoque Graecos provocamus, cuius mihi tersus atque elegans maxime videtur auctor Tibullus. Sunt qui Propertium malint. Ovidius utroque lascivior, sicut durior Gallus. »¹⁶. D'aucuns préfèrent Propertius à Tibulle qui est l'auteur d'élégies le plus limpide et le plus élégant, tandis qu'Ovide est frivole et Gallus plus sévère.

Paul Veyne découvre chez les deux poètes élégiaques un maniérisme de contenu ; chez Propertius, par exemple :

Mais qu'on recule de trois pas, de manière à saisir l'ensemble du tableau, et aussitôt il arrive quelque chose d'ironique : quand ces morceaux simplement humains se retrouvent à côté de tout le reste, qui est si différent, le contraste est si improbable que nos yeux ne savent plus comment le lire et cette incertitude confère rétrospectivement aux morceaux une intention humoristique. Le parti de cet art n'est pas la chaleur humaine, mais une fiction d'humour hautain.¹⁷

¹⁴ *La letteratura greca della Cambridge University*, vol. II (1985), (éd. italienne de Ezio Savino), Milano, Mondadori, 2007, p.234.

¹⁵ «O tu che sei nata per essere con la tua splendida bellezza l'unico oggetto/ del mio dolore (poiché la sorte m'impedisce di udire da te 'raggiungimi presto' [...])» traduction italienne de Luca Canali, in Propertius, *Elegie I*, Milano, Rizzoli, 1994, p.219.

¹⁶ Marco Fabio Quintiliano, *La formazione dell'oratore*, vol.III, livre X, 93, Milano, Rizzoli, 1997, p. 1690.

¹⁷ Paul Veyne, *L'élégie érotique romaine. L'amour, la poésie et l'occident*, Paris, Seuil, 1983, pp.42-43.

De même chez Tibulle :

L'art de Tibulle est de rendre insensibles à ses lecteurs ses dissonances et ses transitions ; mais tous deux sont des maniéristes, si l'on désigne par ce mot des œuvres où le centre de gravité est décalé ou fuyant, où il y a des dissonances et des transitions arbitraires, où les points de vue sont multiples, où le ton va du sublime au terre-à-terre, où le poète s'avance masqué, ironise, se moque, et où tout est irrégulier et dissymétrique.¹⁸

Que penser ? Est-ce vraiment de l'artifice quand Propertius pleure sa Cynthia ? et Tibulle sa Délie, « L'épigramme romaine ressemble à un montage de citations et de cris du cœur [...] »¹⁹ ; ces cris du cœur nous rapprochent tout de même de la sincérité, si artifice il y a, c'est dans l'ensemble formel, probablement aussi dans le choix des sujets (cet assemblage de mythes), mais le fond du discours reste ou au moins naît d'une plainte réelle, d'une douleur profonde ou du moins d'une sensibilité que l'on ne peut nier.

Pourtant Paul Veyne nous fait remarquer²⁰ ce vers du Livre IV, 1, 35 que nous lisons dans notre édition italienne de Propertius : « at tu finge elegos, fallax opus (haec tua castra !) / scribat ut exemplo cetera turba tuo. »²¹ ; Veyne traduit *fallax* par trompeuse, *œuvre trompeuse*, le poète italien Luca Canali traduit : *opera seducente*, séduisante, ce qui pourrait revenir, dans le champ sémantique, presque au même. Pline le Jeune, nous dit toujours Paul Veyne en citant Jean-Paul

¹⁸ *Ibid.*, p.43.

¹⁹ *Ibid.*, p.12

²⁰ *Ibid.*, p. 37, et p.47.

²¹ Propertius, *Elegie, vol.2*, Milano, Fabbri, 1994, p.396. Voici la traduction de Luca Canali, grand latiniste et poète attentif : « Ma tu componi elegie, opera seducente (questo è il tuo campo) / affinché la turba degli altri scriva seguendo il tuo esempio. ».

Boucher, parle de l'art propercien comme d'un art *jucundum*, agréable²² et Boucher d'ajouter que : « l'épithète *jucundum* indique ce que le public attendait de l'élegie : non pas quelque confiance, quelque participation à une aventure spirituelle, mais un plaisir esthétique : la plaisanterie est un trait de la poésie personnelle à Rome. »²³

Ovide dans ses *Héroïdes*, fait dire à Sapho : « Flendus amor meus est ; elegia flebile carmen ; / non facit ad lacrimas barbitos ulla meas. »²⁴.

Et dans les *Amours*, l'élegie en personne déclare : « Sum levis, et mecum levis est, mea cura, Cupido, / non sum materia fortior ipsa mea [...] »²⁵, je suis légère et léger est Cupidon, mon protégé / et je ne vaudrais que ce dont je parle. Le centre donc du poème est l'amour, reprenant le parcours de ses prédécesseurs. Mais ces « inbelles elegi »²⁶, élégies paresseuses, quoiqu'elles lui procurassent après la mort la gloire, finiront par le laisser, et il leur dit adieu pour chercher une nouvelle inspiration plus noble.

Quelques siècles plus tard, Dante parlera, à son tour, de l'élegie en distinguant la tragédie style supérieur, la comédie style inférieur, et l'élegie: « per elegiam stilum intelligimus misererorum »²⁷, le style des malheureux.

Il poursuit : Si autem elegiace, solum humile oportet nos sumere.»²⁸ Si enfin le style est l'élegiaque, il faut utiliser le vulgaire humble.

²² Veyne, cit., p.47.

²³ Cité par Veyne, *ibid.* Cf. Jean-Paul Boucher, *Études sur Properce, problèmes d'inspiration et d'art*, Paris, E. de Boccard 1965.

²⁴ « Ma io piango il mio amore, e l'elegia sa il pianto / Alle lacrime mie non si accorda la lira.», (traduction de Gabriella Leto), in Ovidio, *Poesie d'amore e dell'esilio*, cit., p.472-473.

²⁵ *Ibid.*, p. 110.

²⁶ *Ibid.*, p.162.

²⁷ Dante Alighieri, *De vulgari eloquentia*, Milano, Garzanti, 2000, p.64.

Un poète plus tardif, élève de Boèce, nous a laissé des élégies sur la vieillesse, il s'agit de Maximien, poète de la décadence de l'empire romain au VI^e siècle qui, au gré de six élégies, nous raconte les griefs d'un état sénescet et les regrets d'une vie amoureuse passée. Cette plainte élégiaque, dense en pessimisme, déploie les *topoi* des élégiaques qui l'ont précédée mais Maximien parvient à nous émouvoir : « Claude, precor, miseris, aetas verbos, querelas. / [...] Infelix ceu iam defleto funere surgo/ hac me defunctum vivere parte puto »²⁹. L'œuvre restera, et seule la connaissance et le travail littéraire pourront déjouer la mélancolie de la vieillesse.

2. Autrefois

Au XVI^e siècle, Clément Marot nous laisse environ une vingtaine d'élégies ; au hasard, quelques vers de la huitième élégie : « Las pourquoy doncq laissez vous le cueur pris / D'amour si grand ? Avez-vous entrepris /De mettre fin à sa dolente vie ? [...] »³⁰. Les élégies de Clément Marot sont principalement du genre amoureux, (en forme d'épître) mais il existe aussi des élégies dites « déploratives »³¹ écrites pour la mort de quelqu'un.

Dans les Arts poétiques de l'époque, nous trouvons plusieurs définitions de l'élégie, chez Thomas Sébillet, par exemple :

L'élégie n'est pas sujette à telle variété de sujet : et n'admet pas les différences des matières et légèretés communément traitées aux épîtres : ains a je ne sais quoi de plus certain. Car de sa nature l'Elégie est triste et flébile : et traite singulièrement les passions amoureuses, lesquelles tu n'as guère vues ni

²⁸ *Ibid.*

²⁹ « Smetti, vecchiaia troppo loquace, i tuoi miserevoli lamenti./ [...] Ormai infelice / mi levo come da un sepolcro già pianto, ma per questa mia opera / poetica penso che pur trapassato vivrò. »; traduction de Luca Canali in Massimiano, *Elegie della vecchiaia*, Borgomanero, Giuliano Ladolfi editore, 2011, p.70.

³⁰ Clément Marot, *Œuvres poétiques*, Tome 1 (éd. Gérard Defaux), Paris, Garnier, 1996, p. 247.

³¹ *Ibid.*, p.640.

ouïes vides de pleurs et de tristesse. Et si tu me dis que les épîtres d'Ovide sont vraies épîtres tristes et amoureuses, et toutefois n'admettent pas le nom d'élégie : entends que je n'exclus pas l'Amour et ses passions de l'Épître, comme tu peux avoir entendu au commencement de ce chapitre en ce que je t'ai dit : Mais je dis que l'Élégie traite l'Amour, et déclare ses désirs, ou plaisirs, et tristesses à cel le qui en est la cause et garde sa forme de superscriptions et souscriptions, [les quelques mots (ou vers) qui précèdent et suivent la lettre proprement dite], et de style plus populaire. Or si tu requiers exemples d'Élégies, propose-toi pour formulaire celles d'Ovide écrite en ses trois livres d'Amours : bonne part représente tant vivement l'image d'Ovide, qu'il ne s'en faut que la parole du naturel. Prends donc l'élégie pour Epître Amoureuse : et la fais de vers de dix syllabes toujours : lesquels tu ne requerras tant superstitieusement en l'épître que tu ne la fasses parfois de vers de huit, ou moindres : mais en l'une et en l'autre retiens la rime plate pour plus douce et gracieuse.³²

Chez Barthélémy Aneau, auteur du *Quintil horacien*, l'élégie n'a pas bonne réputation: « Tu nous renvoies aussi à ces pitoyables Elégies (hélas) pour alors que demandons à rire, nous faire pleurer, à la singerie de la singerie de la passion italienne. Lesquelles sont ouvrages de propre affection, de simple et facile artifice, et de rime plate. »³³ et un peu plus loin, sur le même ton :

Desquelles [Epitres] je voudrois mieux apprendre à parler, et écrire, et enrichir mon vulgaire, et ma langue illustrer : que de tes Élégies larmoyantes. Car si j'étais Secrétaire de quelque grand Seigneur qui me commandât écrire son vouloir et son intention en autre lieu, et à autre tel personnage, ou à quiconque que ce fût, et au lieu de cela, je lui allasse écrire une Élégie suivant l'affection de ma propre douleur, qui en rien et à lui et à autre ne

³² Thomas Sébillet, *Art poétique françois. Pour l'instruction des jeunes studieux et encore peu avancés en la Poésie françoise* (1548), in *Traité de poétique et de rhétorique de la Renaissance* (éd. Francis Goyet), Paris, « Livre de poche », 1990, p.128-129.

³³ Barthélémy Aneau, *Le Quintil horacien* (1550) in *ibid.*, pp.210-211.

toucherait : et que je lui chantasse la complainte de Carême, pour avoir des œufs à Pâques : pensez qu'il serait bien aise, et m'en saurait grand gré de faire ainsi Notre-dame de Pitié.³⁴

Jacques Peletier, lui aussi comme Sébillet, met l'épître et l'élégie, une près de l'autre :

Les vers en l'Épître seront tous d'une même mesure : A la différence de l'Élégie, laquelle je suis d'opinion qui se fasse du vers Dodécasyllabe accompagné du Décasyllabe : c'est-à-dire, par Distiques : Quelle me souvient en avoir vu une en Ronsard : et la couleur sera de vers à autre. La première matière de l'Élégie furent choses tristes : comme lamentations, déplorations sur les morts, doléances des cas piteux : ainsi même que sonne le mot en Grec. Et même les Épitaphes des morts se faisant en vers Elégiaques. Toutefois on a gagné depuis, à l'accommoder aux choses joyeuses, c'est à savoir aux propos d'Amour. Comme ont fait Tibulle et Properce: lesquels Quintilien met pour les deux excellents en ce genre d'écrire : nommant Tibulle pour le premier : mais Pline le jeune, donne l'avantage à Properce. Il n'y a pas grand préciput : tous deux ayant été de l'heureux temps. Ovide est lascif : et Galle rude. A mon avis que l'Élégie a été transférée en l'Amour, non point comme en considération de joyeuseté : mais plutôt de tristesse, dont les pauvres amoureux sont toujours pleins : ou pour le moins, parce qu'il y a de tous deux, et du bien et de l'ennui. En l'Élégie, les clauses sont communément finies en chaque des deux vers : et quasi jamais le verbe ne se va chercher au troisième.³⁵

Joachim Du Bellay n'apprécie pas vraiment l'élégie, du moins non l'usage qu'en a fait Clément Marot, quelques années auparavant. Le conseil qu'il donne est le suivant : « Distile avecques un style coulant & non scabreux ces pitoyables élégies, à l'exemple d'un Ovide, d'un

³⁴ *Ibid.*, p.213.

³⁵ Jacques Peletier du Mans, *L'Art poétique* (1555) in *ibid.*, p.300.

Tibule & d'un Properce, y entremeslant quelquefois de ces fables anciennes, non petit ornement de poésie. »³⁶

Au XVI^e siècle, nous voyons aussi avec Daigaliers comment les genres étaient mêlés entre eux :

Il y en a qui font difference entre Epistres & Elegies, à la verité si l'epistre est en Prose, & l'Elegie en vers, il y a difference : mais si toutes deux sont en vers, il n'y en a point. & ce ne sont que deux noms à une mesme chose. Je diray la difference entre Elegie, ou Epistre. C'est que l'on dict que l'Elegie est de sa nature triste, & est propre à l'amour : car les amants sont le plus souvent mal contens, & aussi qu'elle ne reçoit point varieté, de sujet, & que Ovide a appellé ses Elegies tristes. Mais cette raison est impertinente comme cy après je prouveray : Et l'Epistre est differente de l'Elegie, en ce qu'elle traicte de plusieurs affaires & a divers subjects, tantost gay, tantost fascheux & autrement. Pour venir au propos de ceux qui disent que Ovide a appellé elegies ses Elegies et non Epistres. Je dy comme c'est la verité, qu'il y a d'autres Poëtes excellents, qui en ont faict de mesme, & les ont appellées epistres. Voyons si Ronsard faict difference entre l'Epistre & l'Elegie. Non ; car il nomme tout Elegie, & si ce neantmoins elles traictent tantost particulierement de l'amour & tantost de choses diverses. Or donc l'epistre & l'elegie n'est qu'un. Elle se faict coustumierement en rime platte & si elle est en autre rime, c'est plutost Epigramme ou ode, que Epistre ou Elegie. Les vers de dix syllabes y sont fort propres, & pour cet effect sont appelez Elegiaques, combien que aussi on use de vers Alexandrins, Ronsard en a faict une telle quantité, & de si excellentes, que ce seroit remplir le papier pour neant, si n'en donnoy exemple.

[...] Le cartel est un genre de poèmes, qui n'a pas grand usage entre les Poetes, & n'y a pas beaucoup de Poëtes qui en ayant usé que Desportes & Ronsard. C'est pourquoy je n'en parleray qu'en passant. Il se faict en rime

³⁶ Joachim du Bellay, *Défense et illustration de la langue françoise* (éd. Henri Chamard), Paris, Didier, 1948, pp.111-112.

platte & le plus souvent de vers de douze syllabes & non point de dix, en quoy il ne differe pas beaucoup de l'Elegie sinon que le propre de l'Elegie est d'estre envoyé, & le propre du Cartel est d'estre recité par cœur devant une compagnie.³⁷

Et c'est cette épître en vers que l'on retrouvera chez Ronsard dans les trois élégies qu'il nous laisse³⁸ où, à part celle à Des Masures, l'élégiaque - dans le ton général - n'est qu'une sorte de regret d'une situation actuelle politique assez tragique : « [...] l'homme n'est que fumée/ Qu'un petit traict de feu tient un jour allumée. »³⁹ et quelques notes dolentes dans celle à Jacques Grévin (qui, à un certain moment, disparaît des œuvres complètes à cause d'une dispute survenue entre les deux poètes liée probablement au choix de la religion) sur le métier d'écrivain « [...] car la Muse icy bas ne fut jamais parfaite [...] »⁴⁰ : le don de poésie comme un feu follet qui va et vient : « [...] sautant et jaillissant, jettant de toute s pars /Par l'obscur de la nuit de grans rayons espars [...] »⁴¹.

Au siècle suivant Boileau, par contre, lui donne toute son ampleur élégiaque et la décrit définitivement « plaintive » :

D'un ton un peu plus haut, mais pourtant sans audace,
La plaintive élégie, en longs habits de deuil,
Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil.
Elle peint des amants la joie et la tristesse ;
Flatte, menace, irrite, apaise une maîtresse.
Mais, pour bien exprimer ces caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.

³⁷ Pierre Delaudun Daigaliers, *L'art poétique françois*, Paris Antoine du Brueil, 1598, pp.66-68 et p.94.

³⁸ *Élégie à Jacques Grévin* (1561) ; *Élégie sur les troubles d'Amboise* (1560) et *Élégie à Lois des Masures*(1560) ; Pierre de Ronsard, *Discours. Derniers vers*, Paris, Garnier Flammarion, 1979.

³⁹ *Ibid.*, p.64.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 205.

⁴¹ *Ibid.*

je hais ces vains auteurs, dont la muse forcée
M'entretient de ses feux, toujours froide et glacée ;
Qui s'affligent par art, et, fous de sens rassis,
S'érigent, pour rimer, en amoureux transis.
Leurs transports les plus doux ne sont que phrases vaines.
Que bénir leur martyr, adorer leur prison,
Et faire quereller les sens et la raison.
Ce n'était pas jadis sur ce ton ridicule
Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle,
Ou que, du tendre Ovide animant les doux sons,
Il donnait de son art les charmantes leçons.
Il faut que le cœur seul parle dans l'élégie.⁴²

Et dans l'épigramme, pour Boileau, l'élégie, voire le ton élégiaque : «en orna ses douloureux caprices.»⁴³ ; car le caractère de l'élégie peut apparaître dans les épîtres, les odes (Horace), les églogues (Virgile), les épigrammes et même les psaumes.

Chez Vauquelin de la Fresnaye nous trouvons :

Les vers que les Latins d'inegale jointure
Nommoient une Elegie, aigrete en sa pointure,
Servoient tant seulement aux bons siecles passez,
Pour dire apres la mort les faits des trepassez ;
Depuis à tous sujets : ces plaintes inventees
Par nos Alexandrins sont bien representees,
Et par les vers communs, soit que diversement
En Stances ils soient mis, ou bien joints autrement.
Cette Elegie un Lay nos françois appelerent

⁴² Nicolas Boileau, *L'art poétique*, in *Œuvres 2*, Paris, Garnier-Flammarion, 1969, p.94

⁴³ *Ibid.*, p. 96.

En Stances encor de triste luy baillerent :
Beaucoup en ont escrit tu les imiteras
Et le prix non gagné peut estre emporteras.
Breve tu la feras, te reglant en partie
Sur le Patron poli de l'amant de Cinthie,
Les preceptes tousjours generaux observant,
Tels que nous les avons cotez par ci devant.
Nos Poëtes François, qui beaus Cignes se fient
A leur voler hautain, or l'a diversifient
En cent genres de vers, si trop long est leur cours,
Ils couvrent sa longueur d'un beau nom de discours.

 Qui la triste Elegie a premier amenee,
Cette cause au Palais encor est demence :
Car les Grammairiens entre eux en vont plaidant,
Et soubz le Juge encor est le procez pendant.
A Romaine imité, Callimaque et Philaette :
Puis Ovide et Properce, et Gallus le vieillart,
Dont tu peux emprunter les regles de cet Art.
Mais ta Muse ne soit jamais enbesongnee
Qu'aux vers dont la façon ici t'est enseignee,
Et des vieux chants Royaux décharge le fardeau,
Oste moy la Ballade, oste moy le Rondeau.
Les Sonnets amoureux des Tançons Provençalles
Succederent depuis aux marches inegalles
Dont marche l'Elegie ; alors des Troubadours
Fut la Rime trouvee en chantant leurs amours [...] ⁴⁴

Au siècle classique, Jean de La Fontaine nous laisse une célèbre élégie, celle aux Nymphes de Vaux, dédiée à son protecteur Fouquet, alors que celui-ci tombe en disgrâce. On retrouve

⁴⁴ *L'Art poétique de Vauquelin de la Fresnaye* (1605), (éd. Georges Pellissier), Paris, Garnier Frères, s.d (probablement 1885), pp.29-32.

l'apostrophe, cliché de l'élégie s'il en est, cette fois-ci aux nymphes « On ne blamera pas vos larmes innocentes » car les nymphes pleurent pour le malheur d'Oronte [Fouquet], des considérations sur les jeux du Destin qui bouleversent la vie des uns et des autres et le poète conclut : « Et c'est être innocent que d'être malheureux. »

On préférera retrouver le sentiment élégiaque dans certaines fables de La Fontaine, et plus précisément dans les dernières, comme *Les deux Pigeons*, celles empreintes de mélancolique sagesse, car cette élégie aux nymphes, en fait, est surtout admirable pour la fidélité du poète envers son protecteur, même dans la chute, ce qui était rare à l'époque, un peu comme aujourd'hui.

Au XVIII^e siècle, quoiqu'on en parle comme d'un siècle sans poésie, l'élégie est présente et prend une place assez importante même dans les histoires littéraires. C'est surtout le sentiment de mélancolie qui domine. La tendance est celle d'assimiler le plus grand nombre d'œuvres littéraires au nom d'un prétendu sentiment élégiaque, qui, il est vrai pourrait véritablement exister. Comme l'écrit Joseph Treneuil, auteur des *Poèmes élégiaques* dans son *Discours sur l'élégie héroïque* :

Distinguons donc, une fois pour toutes, l'élégie du poème en vers élégiaques, et nous verrons chaque chose rentrer à sa place ; nous verrons ce beau genre de poésie, trop négligé, peut-être parce qu'on le supposait stérile et borné, s'étendre tout-à coup et s'enrichir prodigieusement [...] ⁴⁵

Et de citer, entre autres, certaines tragédies de Sophocle.

On a aussi la tendance à regrouper ensemble les poètes des Îles et de les définir les Élégiaques. Le siècle semble naufrager dans une sorte de poésie galante, poésie légère, poésie fugitive, où le poète galant chante ses amours inconstantes. Claude Dorat, Boufflers, Bernis, Gentil-Bernard, Lattaignant, entre autres, aujourd'hui quasiment disparus sont les noms qui nous restent,

⁴⁵ Joseph Treneuil, *Poèmes élégiaques* précédé d'un *Discours sur l'élégie héroïque*, Paris, Firmin Didot, 1817, p.74.

auteurs de chansons d'amour légères et badines, de bergerettes, parmi boudoirs et bergeries improbables au gré de figures mythologiques, allégories diverses et fraîchement vieilles ; c'est aussi le règne de l'épithète porteuse de lieu commun. Les mots qui reviennent le plus souvent dans ces pièces poétiques sont : aquilons fougueux, antres funèbres, horreur des ténèbres, ciel orageux, et puis l'omniprésence de la verdure, des rameaux, d'une nature absolument stéréotypée semblable presque aux croûtes des peintres du dimanche de l'époque avant que n'arrive le grand Watteau. Et en attendant les influences anglaise et allemande, Young et ses nuits, Gray et son élégie sépulcrale, Thomson et ses saisons, avec, pour les premiers, leurs « [...] pensées de solitude et de mort, de recueillement dans la nuit, de méditations au milieu des tombeaux, sous les clartés blêmes de la lune. »⁴⁶, et plus tard l'esprit germanique avec Salomon Gessner et Ewald Christian von Kleist, avec leurs paysages où la nature va devenir bientôt « [...] compagne des joies et des tristesses amoureuses, accompagnement futur des songeries romantiques. »⁴⁷.

Pour que les poètes nous offrent quelques émotions avec l'élégie, il faudra attendre Parny, André Chénier, Bertin et Léonard :

La poésie légère est encore vivante, avec sa conception frivole de l'amour. Il en restera quelque chose chez tous les poètes amoureux qui écriront jusqu'à la fin de l'Empire. Dans la seconde moitié du siècle, des influences septentrionales se font sentir, surtout mélancoliques si elles viennent d'Angleterre, surtout sentimentales si elles viennent d'Allemagne. Parny, Bertin, Chénier n'en sont pas atteints ; ils restent, ou peu s'en faut, de purs païens.⁴⁸

⁴⁶ Henri Potez, *L'élégie en France avant le romantisme*, Paris, Calmann-Lévy, 1898, p. 46.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 47.

⁴⁸ *Ibid.*, p.84

Et toujours Potez nous rappelle que : « Le caractère du genre est la ‘tendresse’ dont le langage est le ‘sentiment’. C’est ainsi que la fin du XVIII^e siècle, avec Bertin, avec Parny, avec Chénier entendra l’élégie. »⁴⁹. Parny, nous fait remarquer Potez, célèbre pour être originaire des îles, en réalité, à part quelques rares exceptions : « [...] nous pouvons constater partout chez Parny la même absence du sentiment de la nature, et particulièrement de la nature exotique. »⁵⁰. Les stéréotypes littéraires sont donc bien durs à mourir, nous imaginions cet élégiaque perdu dans une nature vigoureuse et exotique et nous dit Potez « S’il peut aimer une campagne, c’est celle des environs de Paris. » Mais Evariste Parny passe dans l’histoire de l’élégie comme l’un de ceux qui marquent une époque ; dans ses *Poésies érotiques*, il chante et pleure Eléonore la jeune fille, voire l’enfant aimée et perdue : « Je te vis pour mon malheur / Belle de ta seule candeur [...] »⁵¹. D’aucuns trouvent qu’il annonce Lamartine, car ce poète a été beaucoup lu, par ses contemporains et les générations suivantes. Fions-nous à ce que nous déclare le sempiternel Potez :

Sa versification non plus ne brille pas par la nouveauté. Il emploie fréquemment, à l’exemple de ses contemporains, les vers de huit et de dix syllabes. Il rime négligemment, à la façon voltairienne. Mais chez lui, lorsqu’il est bien inspiré, l’alexandrin prend de l’ampleur et de la plénitude, et le vers libre qu’il manie avec beaucoup de souplesse se développe en période poétique et prend l’essor de la strophe.⁵²

Antoine de Bertin est, en ce qui concerne l’élégie, bien présent dans ce siècle même si on le considère plutôt un imitateur des Anciens et de Parny, dont il était un grand ami. Chez lui la nature est vraiment celle des Îles ; tout d’abord ce sera la mort de la femme aimée Eucharis qui va le pousser vers l’élégie, ensuite l’amour d’un nouvel amour, moins ardent et passionné que le premier,

⁴⁹ *Ibid.*

⁵⁰ *Ibid.*, p.107.

⁵¹ Cité par Potez, *ibid.*, p.128.

⁵² *Ibid.*, p.153.

Catilie. Ces poèmes formeront le recueil des *Amours*. Chez lui, nous dit Henri Potez : « On y trouve encore du goût classique, des périphrases. Des élégances surannées, mais, à côté de cela, un sens très réel de la couleur équatoriale. »⁵³ qui le place entre Parny et Chénier remarquant, toutefois, que Bertin « [...] plus que Parny, (il) sait voir [...] »⁵⁴.

Pour la mémoire, nous citerons également les noms de Mancini-Nivernais et Baculard d'Arnaud, Deguerle, Guingené, Lebrun-Pindare, le chevalier de Bonnard et surtout Léonard. Mancini-Nivernais nous laisse outre ses élégies une longue dissertation sur l'élégie et Baculard d'Arnaud quatre livres parus en 1754. Jean-Marie Deguerle n'est poète qu'un temps, celui de sa jeunesse, copiant admirablement ses prédécesseurs et en particulier Parny, puis il se lasse et va enseigner. Guingené a « le goût de l'allégorie à outrance »⁵⁵, ses poèmes sont remplis de majuscules, on l'a affublé d'une épithète « le bon Guingené » ce qui veut tout dire et ne rien dire. Ami de Lebrun-Pindare, - ils se renvoyaient entre eux des compliments - ; Pindare avait été ajouté à son nom par prétention, son vrai nom était Ponce-Denis Écouchard Lebrun, devenant dans l'histoire littéraire le Vadius ou le Trissotin du XVIII^e siècle, et sur qui Chateaubriand écrira : « Ses élégies sortent de sa tête, rarement de son âme [...] »⁵⁶, prétentieux, sordide dans ses histoires d'amour nous dit Potez⁵⁷, lovelace assez ragoûtant, misogynie à fond, ses *Élégies* nous laissent peu de choses. Bonnard a quelques vers heureux, où les sentiments élégiaques sont admirablement bien tournés, nous dit Potez, et où le regret et la solitude annoncent Lamartine : « Je ne les verrai plus, ces riants paysages [...] Les beaux lieux ne sont beaux que par l'objet aimé. »⁵⁸. Et enfin, nous avons

⁵³ *Ibid.*, p.180.

⁵⁴ *Ibid.*, p.200.

⁵⁵ *Ibid.*, p.210.

⁵⁶ *Mémoires d'outre-tombe*, cité, *ibid.*, p. 213.

⁵⁷ *Ibid.* p.213 et sqq.

⁵⁸ *Ibid.*, p.228.

Léonard, poète élégiaque d'occasion : « Dans le cadre de ses idylles il a quelquefois mis de véritables élégies, et la poésie pastorale lui a été une occasion de confidences personnelles. »⁵⁹, mais la plupart du temps il est considéré comme « fade, affecté, sentimental à l'excès. »⁶⁰. Le temps qui passe sauve quelques vers : « Qu'êtes-vous devenus doux plaisirs de la vie ? / N'êtes-vous plus ces lieux que j'ai vus autrefois ? »⁶¹, annonçant toute la mélancolique ascèse poétique du siècle suivant au cœur d'une nature accueillante et bienfaisante.

Enfin Chénier vint, serions-nous tenté de dire, en lisant Henri Potez, et il est vrai que le jeune poète guillotiné est celui qui marquera poétiquement le plus son siècle, si l'on exclut, bien sûr, les proses poétiques de Jean-Jacques Rousseau - celle des *Rêveries du promeneur solitaire* et *La Nouvelle Héloïse* - et les élégies, entre les deux siècles, de Millevoye.

André Chénier laissa à l'histoire littéraire la plainte universelle, celle d'un homme amoureux qui sait qu'il va mourir et injustement (l'on meurt toujours injustement mais dans la fleur de l'âge, cela paraît encore plus scandaleux et surtout pour des motifs semblables dans la tempête révolutionnaire), mais cette douleur Chénier l'exprimera différemment des poètes de son siècle. Qu'il s'agisse de *La Jeune Captive* ou de *La Jeune Tarentine* ou d'autres poèmes moins célèbres, « Chénier se distingue éminemment de ses contemporains en ce que la douleur chez lui n'est ni larmoyante, ni verbeuse, ni lugubre. »⁶² :

Mon âme vagabonde, à travers le feuillage,
Frémira, sur les vents ou sur quelque nuage
Tu la verras descendre, ou du sein de la mer,

⁵⁹ *Ibid.*, p.233.

⁶⁰ *Ibid.*, p.235.

⁶¹ Cité par Potez, *ibid.*

⁶² *Ibid.*, p. 249.

S'élevant comme un songe, étinceler dans l'air,
Et ma voix, toujours, tendre et doucement plaintive,
Caresser en fuyant ton oreille attentive.⁶³

On a divisé – Berq de Fouquières plus précisément cité, bien entendu par Potez - les élégies de Chénier en trois groupes : « [...] celles qui ont trait aux méditations, aux voyages, aux impressions personnelles du poète ; celles où il célèbre ses amours, surtout avec Camille ; celles enfin où, sur un mode lyrique, il chante la suprême et la plus délicate aventure de son cœur, le sentiment tendre et discret que lui inspira Fanny. »⁶⁴.

Toutefois, Chénier ne put éviter les influences de son temps, même les pires, comme celle d'Écouchard Lebrun, quoique dans l'ensemble il subisse plutôt l'influence de Parny. Cela se ressent, comme le met en évidence Potez, car dans ces influences il y a trop de « [...] rhétorique dans tout cela, jusqu'à l'excès [...] »⁶⁵. Conscient, néanmoins, de tout cet artifice, il souligne lui-même que « l'art ne fait que les vers, le cœur seul est poète »⁶⁶. Au sein d'un siècle riche en stéréotypies poétiques, ce grand poète tire « d'un vaste champ de fleur [...] un peu de miel. »⁶⁷ et ce miel sera suffisant pour lui laisser une place d'honneur dans le panthéon poétique français.

Il est vraiment curieux d'observer comment en ce siècle, écrasé entre le classicisme et le romantisme, l'élégie soit l'un des motifs récurrents de la poésie et comment ces poètes souvent délaissés par les histoires littéraires à cause de leurs lourdeurs, périphrases et allégories, mythologies et lieux communs, offrent à leur façon certains thèmes récurrents, la nature, l'homme

⁶³ André Chénier, *Nègre, Élégies*, in *Poésies*, (éd. de Louis Berq de Fouquières, 1872), Paris, Gallimard, Coll. « Poésie », 1994, p. 61 ; cité également par Potez, *cit.*, p.251.

⁶⁴ Potez, *cit.* pp.254-255.

⁶⁵ *Ibid.*, p.266.

⁶⁶ Chénier, *Élégies, Livre I : Méditations. Voyages, XXII, op. cit.*, p.207.

⁶⁷ *Élégie XIX, Ibid.*, p.200 ; cité également par Potez, *cit.*, p.279.

au sein de la nature, la fuite du temps, annonçant les grandes œuvres romantiques : Chateaubriand, Lamartine, Hugo, Vigny, Sainte-Beuve et Musset.

Nous citerons aussi provenant des brumes allemandes, mais éclairées par le soleil romain les élégies de Goethe qu'il publiera en 1788. Ces *Élégies romaines* sont restées immortelles, porteuses d'un air nouveau, et d'une certaine façon, renouvelant le genre, elles offrent à la lecture une nouvelle vision élégiaque. À la peine de l'amant se superpose, la joie panique des amoureux, l'intensité du plaisir physique au sein d'une ville - devenue mythique - accueillante et complice – comme la nuit chaude traversée et vécue - prenant la tête du cortège dense de figures mythiques au dépens de la mélancolie sombre : «[...] tout me devient un seul temple, / Le temple dédié à l'Amour, qui accueille l'initié. »⁶⁸. Traduites en italien par Luigi Pirandello, elles prennent un aspect curieux, une "recréation fastueuse"⁶⁹, selon Raymond Voyat : « Fecesi a me furtivo : - per questa volta fede / prestami ancor ; leale son teco : la vita ed il canto. »⁷⁰ comme si le Sicilien voulait s'approprier dans sa langue archaïque et noble tout l'élégiaque du poème. La traduction française de Raymond Voyat semble rendre la lecture de Goethe plus accessible et résolument moderne. C'est une Rome remplie des cris d'amour du poète : « « Entends-tu mon aimée cette rumeur joyeuse qui monte de la via Flaminia ? Ce sont des moissonneurs... »⁷¹. Goethe célèbre l'amour, l'amour charnel : « Car n'est-ce pas étudier que d'épier la forme d'un sein / Que d'effleurer de sa paume la courbure d'une hanche ? »⁷² et surtout il chante les rues et les paysages de Rome.

⁶⁸ Johann Wolfgang von Goethe, *Élégies romaines*, (traduction de Raymond Voyat), Paris, La Différence, 1991, p.29.

⁶⁹ Voyat, *cit.*, p.21.

⁷⁰ Goethe, *Elegie romane* (trad. de Luigi Pirandello), Roma, Newton, 1993, p. 35.

⁷¹ Goethe, (tr.Voyat), *cit.*, p.49.

⁷² *Ibid.*, p. 39.

Plus tard, beaucoup plus tard, revenu en Allemagne, Goethe écrira encore des élégies : en particulier, en 1821, *l'Élégie de Marienbad* : c'est l'œuvre d'un homme âgé amoureux d'une jeune fille beaucoup trop jeune, c'est l'œuvre crépusculaire d'un homme qui n'a guère plus de temps mais qui en présence de la beauté d'Ulrike revit encore une dernière fois : « Et, contemplant cette unique Beauté / Les nostalgiques larmes ont cessé. »⁷³.

Thomas Gray avec son *Elegy written in a Country Churchyard*, son *Élégie écrite dans un cimetière de campagne*, écrite en 1751, va devenir très vite une mode qui pénétrera dans tous les pays. L'élégie va interpréter un peu partout ce thème de la méditation de la mort, où le poète devant un paysage souvent rustique, crépusculaire, voire nocturne, va devenir le chantre d'un *memento mori* inéluctable.

Friedrich Hölderlin au gré de ses élégies si poignantes, semble vouloir partager avec le lecteur la régénération du paysage dans l'éclairage d'une lumière grecque qui semble vouloir annoncer un nouveau retour des dieux et de nouvelles possibilités d'existence, bien qu'au bout du compte celles-ci seront vaines. Dans cette douleur élégiaque - elle, renouvelée - envahissant l'espace poétique sa plainte traverse les siècles et ne trouve toujours pas de réponse :

[...] Ah ! que dire encor ? Que faire ?
Je ne sais plus – et pourquoi, dans ce temps d'ombre misérable, des poètes ?
Mais ils sont, nous dis-tu, pareils aux saints prêtres du dieu des vignes,
Vaguant de terre en terre au long de la nuit sainte.⁷⁴

3. *Naguère*

⁷³ Wolfgang Goethe, *Élégie de Marienbad et autres poèmes* (trad. de Jean Tardieu), Paris, Gallimard, 1993, p.23.

⁷⁴ *Le pain et le vin*, traduction de Gustave Roud, in Friedrich Holderlin, *Odes, Elegies, Hymnes*, Paris, Gallimard, 1967, 1993, p.103.

Dans *Le Gradus français ou dictionnaire de la langue poétique* par L.J.M. Carpentier

(Paris, chez Alexandre Johanneau, 1822) l'élégie :

« [...] est un petit poème dont les plaintes et la douleur sont le principal caractère. je dis le principal caractère car bien que ce poème traite ordinairement les objets lugubres, il ne s'y borne pourtant pas uniquement. [...] M. Chaussard a expliqué plus particulièrement les objets sur lesquels s'exerce la muse élégiaque :

Soit que ma voix déplore un malheur domestique,
Soit que mon deuil consacre une perte publique,
L'héroïque élégie, en ses maux douleurs,
Par l'admiration sait tempérer les pleurs ;
Elle aime à présenter des illustres spectacles,
Le génie opprimé triomphant des obstacles,
L'indomptable vertu qui foule aux pieds le sort,
Et l'immortalité conquise par la mort. (*Poétique secondaire, chant II*)

Le style de l'élégie doit être simple, délicat et surtout naturel, parce que le sentiment parle sans affectation. [...] « Elle (l'élégie), dit Batteux, gémit et se plaint à-peu-près comme Phèdre dans Racine [...] *Epit.* Tendre -, triste -, plaintive, touchante, éplorée, lugubre, lamentable, douloureuse, amoureuse, fade-, Périph. Les douleurs, les soupirs de l'élégie [...]»⁷⁵

Nous ne ferons que citer Chateaubriand, poète d'une prose magnifique que l'on peut considérer indiscutablement élégiaque, ne serait-ce que le morceau magistral de la grive dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, et certaines pages de *René*. C'est toutefois Millevoye qui ouvre grand le chemin de l'élégie avec un premier volume d'*Élégies* publié en 1812 ; le premier poème célébré par Sainte-Beuve dans la *Préface* des *Œuvres complètes*, est le poème d'ouverture, *La chute des feuilles*, qui va donner la note dominante du siècle : nature et automne et mort. L'élégie redevient funèbre, déjà pressentie par Chénier, au siècle précédent. Chez Millevoye, nous dit Sainte-Beuve, différemment

⁷⁵ L.J.M. Carpentier, *Le Gradus français ou dictionnaire de la langue poétique*, Paris, chez Alexandre Johanneau, 1822, pp.433-434.

de l'élégie de Parny : « C'est une variété d'émotions et de sujets élégiaques, selon le sens grec du genre, une *demeure abandonnée*, un *bois détruit*, une feuille qui tombe, tout ce qui peut prêter à un petit chant aussi triste qu'une larme de Simonide. »⁷⁶. Poète recherché, apprécié par ses contemporains, après avoir aimé en vain une jeune fille qui mourut après la rupture forcée due aux familles, il deviendra vite dans l'imaginaire, à son tour, le poète malheureux plein de talent destiné à mourir trop jeune. Nous citerons encore une fois Henri Potez pour expliquer une des caractéristiques les plus attachantes de ce poète :

Parmi les poètes de l'automne, car c'est vraiment là sa saison favorite, il a une originalité qui lui est propre. Il a moins de sérénité que Lamartine, et moins de morbidesse que Charles Baudelaire. L'automne est pour lui l'agonie tranquille et mélancolique de l'année, le temps des recueils et des souvenirs. Bien mieux que le livre éclatant de Victor Hugo, le groupe le plus remarquable de ses élégies pourrait s'intituler *Feuilles d'automne*. Les vers sont comme éteints, enveloppés de ces brumes vaporeuses où murmurent des bruits de chars lointains et de pas étouffés par les plantes mortes, des tintements de cloches et d'enclumes. Ils sont frissonnants de ces souffles légers qui rident les eaux mortes et les rivières grises, et blêmes comme les crépuscules de vieil argent qui s'attardent sur les coteaux de Ponthieu.⁷⁷

Au début du siècle, on traduit beaucoup les élégiaques latins Propertius et Tibulle et on compose de nombreux recueils d'élégies, la plupart du temps inspirés à Parny. Potez nous cite quelques poètes, aujourd'hui totalement inconnus, auteurs d'élégies ; à notre tour nous les citerons : François-Marie-Guillaume Duault (1757-1833) ; Pierre-François Tissot (1768-1854) ; Charles-Louis Mollevaut (1776-1844) ; Auguste de Labouisse (1778-1832) ; Joseph Treneuil (1763- 1818) ; Gabriel Legouvé (1764-1812) et Pierre Baour-Lormian (1770-1854), inspirés de Ossian et de Gray.

⁷⁶ Sainte-Beuve Préface à Millevoeye, *Œuvres*, Paris, Garnier Frères, 1837, p.9.

⁷⁷ Potez, *cit.*, p.471.

Et puis les femmes, nombreuses, où v a rapidement dominer par son originalité, Marceline Desbordes-Valmore. Parmi celles-ci nous avons Mme Dufrénoy qui publie ses *Élégies* en 1813 ; « Elle a lu Parny »⁷⁸ nous dit Henri Potez « avec passion, l'a imité, non point servilement comme les Deguerle, les Duault, mais surtout pour l'esprit, le goût étroit et l'inspiration mesurée. »⁷⁹.

Victoire Babois (1760-1839), nièce de Ducis, reste connue dans l'histoire de l'élegie pour ses *Élégies maternelles* publiées en 1805, suivies d'improbables *Élégies nationales*, en 1815 contre les Anglais. L'étincelle poétique naquit en 1792, juste après la mort de sa fille, âgée de cinq ans. La poésie lui permit de surmonter sa douleur : « [...] une poétesse qui nous fait ses confidences, nous initie aux démarches de sa pensée [...] »⁸⁰. Nous citerons également Mme Desroches et Madame de Vannoz.

Marceline Desbordes-Valmore publiera son premier recueil en 1818 suscitant immédiatement un grand succès de critique et un renouveau de la sensibilité élégiaque : « Et sans saisir sa main ma main s'est avancée /Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu. »⁸¹. Sainte-Beuve dit que ce génie de l'élegie qu'elle possède « ne doit rien qu'à son propre cœur »⁸², car cette voix de femme est sincère, authentique et poétiquement riche comme le montre cet autre vers : « Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais. »⁸³, où le pouvoir des mots a fixé, à jamais, l'amour en un instant onirique et si réel.

⁷⁸ *Ibid.*, p. 401.

⁷⁹ *Ibid.*

⁸⁰ *Ibid.*, p.412.

⁸¹ Marceline Desbordes-Valmore, *Élégie*, in *Poésies*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1983, p. 47.

⁸² Cité par Potez, *cit.*, p. 417.

⁸³ Desbordes, *cit.*, p.41.

Avec le siècle nouveau, nous dit Henri Potez, « La matière de l'élégie, qui est devenue singulièrement complexe et variée, se déverse dans la poésie lyrique, dans la Méditation, dans l'Ode. C'est là surtout qu'on retrouve ses thèmes éternels, l'amour agrandi, épuré et divinisé, la mort, les grandes mutations historiques, les illustres infortunes. »⁸⁴. Ce seront, bien sûr, les poèmes de Lamartine, de Victor Hugo, de Musset et de Vigny. Sans oublier les poèmes élégiaques de *Joseph Delorme* de Sainte-Beuve et plus spécialement un poème des *Poésies diverses* ayant pour titre *Élégie* :

Simonide l'a dit après l'antique Homère :
Les générations dans leur presse éphémère,
Sont pareilles, hélas ! aux feuilles des forêts
Qui verdissent un jour et jaunissent après,
Qu'enlève Aquilon ; et d'autres toutes fraîches
Les remplacent déjà, bientôt mortes et sèches.
Les générations sont semblables aussi
Aux flots qui vont mourir au rivage obscurci.[...] ⁸⁵

Nous sommes dans la mouvance vespérale, tant de fois décrite par les poètes et que Bachelard a célébré, moment crépusculaire s'il en est, où le bruit de l'eau suscite des pensées et des interrogations sur le cours des choses, semblable à celle de préromantique de Jean-Jacques Rousseau au bord du lac de Bièvre. Quant à Lamartine, bien que l'atmosphère pénètre la plupart de ses grands poèmes, de *L'automne*, au *Vallon*, à *L'Isolement*, à *Milly*, de *Pensée des Morts*, au *Lac*, il nous laisse cependant un poème intitulé *Élégie* aux échos ronsardiens : « Cueillons, cueillons

⁸⁴ *Ibid.*, p.474.

⁸⁵ Sainte-Beuve, *Poésies complètes*, Paris, Charpentier, 1910, pp.190.

la rose au matin de la vie ; [...] »⁸⁶, élargissant le regret d'une existence trop brève déjà passée, à l'heure de la mort :

Ainsi l'homme, courbé sous le poids des années,
Pleure son doux printemps qui ne peut revenir.
Ah ! rendez-moi, dit-il, ces heures profanées ;
O dieux ! dans leur saison j'oubliai d'en jouir.⁸⁷

Pour enfin reprendre vers la fin du poème, la plainte amoureuse ronsardienne : « Aimons-nous, ô ma bien aimée ! »⁸⁸. Ce poème n'est pas à la hauteur élégiaque du *Poète Mourant* : « Le poète est semblable aux oiseaux de passage / Qui ne bâtissent point leurs nids sur le rivage [...] Ils passent en chantant loin des bords ; et le monde / Ne connaît rien d'eux, que leur voix. »⁸⁹ car le regret, élégiaque et éloquent, semble plus important :

Je chantais, mes amis, comme l'homme respire,
Comme l'oiseau gémit, comme le vent soupire,
Comme l'eau murmure en coulant.

[...]

A l'heure des adieux je ne regrette rien ;
Rien que l'ardent soupir qui vers le ciel s'élance,
L'extase de la lyre, ou l'amoureux silence,
D'un cœur pressé contre le mien.⁹⁰

⁸⁶ Alphonse de Lamartine, *Élégie*, in *Méditations* suivies de *Poésies diverses*, Paris, Gallimard, 1963, coll. « Livre de Poche », p.167.

⁸⁷ *Ibid.*, p.168.

⁸⁸ *Ibid.*

⁸⁹ Lamartine, *Le poète mourant*, cit, p.170.

⁹⁰ *Ibid.*, p.172.

Le *topos* du poète mourant a aussi été chanté par Millevoye :

Compagnons dispersés de mon triste voyage
O mes amis ! ô vous qui me fûtes si chers !
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,
Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.⁹¹

C'est le souvenir d'une œuvre qui ne doit pas disparaître, c'est l'*exegi monumentum* horatien⁹², même dans toute la fragilité de l'élégie, c'est l'appel aux poètes d'un poète à conserver les traces des mots inscrits dans la mémoire et dans les cœurs. C'est, en un seul mot, l'immortalité. La victoire sur le temps ravageur.

C'est en 1892 que Gabriele d'Annunzio, célébrant ses amours avec Barbara Leoni, se souviendra du titre de Goethe et proposera ses propres *Elegie romane*, en utilisant le distique élégiaque, au gré d'une langue riche et empreinte de mythologie, comme à vouloir y glisser toute l'antiquité et la présence bienfaitrice des *triumviri amoris*⁹³, comme Juste Scaliger appelaient les trois élégiaques romains⁹⁴. D'Annunzio se place sous la protection du poète allemand qui avait, avant lui, parcouru la ville, mettant en exergue les deux derniers vers de la première élégie de Goethe : « Eine Welt zwar bist du, o Rom... »

Su, Elegia t'eleva ! La notte è propizia ai dolenti /
Piangi la donna nostra, canta le lodi sue .

⁹¹ Millevoye, *Œuvres*, cit., p.78.

⁹² «Exegi monumentum aere perennius /regalique situ pyramidum altius / quod non imber edax, non Aquilo impotens / possit diruere aut innumerabilis / annorum series et fuga temporum. » “Ho compiuto un'opera memorabile, più durevole del bronzo / più elevata della regale mole delle piramidi / tale che edace pioggia non la possa / abbattere, né Aquilone /furioso, né innumerevoli serie di anni, né fuga di secoli”; Orazio, *Tutte le opere, Odi III, 30*, Milano, Mondadori, 2004 (Trad. di Luca Canali), p.294.

⁹³ Cf. « Amour cependant ranime la lampe et se souvient / Qu'il servait du même soin ses poètes triumvirs. » ; Goethe, *Elégies*, cit. (trad. de R. Voyat), p.39.

⁹⁴ Cité par Raymond Voyat, *ibid.* p.86.

Giova, ne l'alta notte, con lacrime lei richiamare?
Tutta nel verso vano l'anima mia si sface.⁹⁵

Quelques années plus tard, en 1898, l'autre grand poète italien de la fin du siècle, Giosuè Carducci, compose dans une langue ancienne et poétique la perte de son grand amour, Annie Vivanti, avec l'*Elegia del Monte Spluga*:

E mi trovai soletto là dove perdevasi un piano
brullo tra calve rupi: quasi un anfiteatro

ove elementi un giorno lottarono e secoli. Or tace
tutto: da' pigi stagni pigro si svolge un fiume:

erran cavalli magri su le magre acque: aconito,
perfido azzurro fiore, veste la grigia riva.⁹⁶

4. *aujourd'hui*

**« L'élégie n'est pas dans les mots de la plainte Elle
est dans la répétition des mots de la langue Elle est
cette répétition La langue tout entière est élégie »**

Emmanuel Hocquard, *Conditions de lumière*.

Elégies.

⁹⁵ Gabriele D'Annunzio, *Elevazione, Elegie romane*, in *Versi d'amore*, (a cura di Pietro Gibellini) Torino, Einaudi, 1995, p.205.

⁹⁶ Giosuè Carducci, *Rime e ritmi*, in *Tutte le poesie*, Roma, Newton & Compton, 1998, pp.566-567.

On ne lit guère Lamartine ni Carducci, aujourd'hui, et c'est regrettable, mais la poésie devient d'une façon presque autonome, par elle-même et malgré elle-même, élégiaque. Le regret de la non lecture, la plainte de l'oubli, on ne lit guère non plus les poètes élégiaques du XVIII^e siècle, on lit de moins en moins de poésie, d'ailleurs.

Et pourtant l'élégie dans les temps modernes semble renaître à une nouvelle vie. Il est vrai que dans les années 1980-1990 le lyrisme a repris une place prépondérante sur le devant de la scène poétique française. Jean-Michel Maulpoix, après Pierre-Albert Jourdan, Jean-Pierre Lemaire, Paul de Roux, Philippe Jaccottet et d'autres encore, ont remis en vogue le moi lyrique et ses déclinaisons modernes. Le sentiment élégiaque ne peut être absent lorsque le lyrisme déploie ses vers intimes au gré de paysages revisités et d'un monde renouvelé.

Bien sûr, le grand maître d'œuvre de l'élégie au XX^e siècle est Rainer Maria Rilke et ses *Élégies de Duino*, célébrées partout. La beauté et la richesse de ces poèmes sont si importantes que l'on ne peut pas passer sous silence cette perfection et nous en citerons quelques vers :

[...] Qui nous a donc ainsi retournés de la sorte,
que nous ayons l'allure, et quoi que nous fassions,
de qui s'éloigne ? De même que, sur le dernier coteau,
qui sous ses yeux déploie, une dernière fois, sa vallée tout entière,
le partant se retourne et s'arrête et s'attarde,
- de même nous vivons, et toujours et toujours nous faisons nos adieux.⁹⁷

En France, environ une vingtaine d'années auparavant, Francis Jammes nous laisse dix-sept élégies dont la première est dédiée à Albert Samain qui venait de mourir. Les autres parlent, pour la

⁹⁷ "Wer hat un salso umgedreht, dass wir, / was wir auch tun, in jener Haltung sind / von einem, welcher fortgeht? Wie er auf / dem letzten Hügel, der ihm ganz sein Tal / noch einmal zeigt, sich wendet, anhält, weilt - /so leben wir und nehmen immer Abschied."; Rainer Maria Rilke, *Huitième élégie*, in *Les Élégies de Duino* (1912-1922), [traduction d'Armel Guerne], Paris, Seuil, 1972, p.81.

plupart, d'amour : « [...] tu passas auprès d'eux avec ta gaîté fière / et le retroussement gracieux de ta robe. »⁹⁸ mais l'ombre de la mort - les amis disparus - est omniprésente:

[...] La mort a revécu doucement dans mon âme.

J'ai songé à tous ceux qui habitèrent là,

Aux enfants qui jouaient à tuer des lilas [...] ⁹⁹

Sentiments et personnes, même quand ils sont dus à l'amour et dans un temps présent, semblent, par la farandole des verbes au passé dominants, destinés à succomber très rapidement. Dans des atmosphères surannées, toute la magie de Jammes enchante de mélancolie le lecteur : « Je m'en suis attristé, / Et, me sentant vieilli, j'ai pris dans le fossé, / je ne sais pas pourquoi, une tige de menthe. »¹⁰⁰

Nous citerons les *Elegies d'Oxòpetra* (juste retour aux origines grecques) du prix Nobel 1979, Odisseas Elitis : « [...] Solo il tuo pensiero mi aveva bruciato tutti i manoscritti. »¹⁰¹ ; les *Elegies de Bierville* du Catalan Carles Riba i Bracons ; celle d'un autre grand poète grec Yannis Ritsos, *Élégie pour un présent court*, publiée en 1957. Sans oublier, en France, la *Deuxième élégie XXX*, de Charles Péguy, datant de 1908, texte en prose où se mêlent les regrets pour l'enfance, et une attaque contre le monde moderne qui avance, effaçant trop vite le passé.

C'est avec un poème en prose que le poète italien Vincenzo Cardarelli célèbre l'*Elegia etrusca* :

Pare che la pietà degli Etruschi verso i loro defunti consistesse nell'andarli a seppellire il più lontano possibile dalle voci e dalla vista del mare, come se essi, gli impenitenti, che sopravvivevano nei loro

⁹⁸ Francis Jammes, *Élégie sixième*, *Le Deuil des primevères* (1901), Paris, Gallimard, 1967, coll. « Poésie », p.40.

⁹⁹ *Élégie quatrième*, *ibid.*, p. 35.

¹⁰⁰ *Élégie dix-septième*, *ibid.*, p.70.

¹⁰¹ Odisseas Elitis, *Elegie*, Milano, Crocetti, 1997, p.31.

sepolcri, potessero ancora porgere orecchio ai suoi potenti richiami sordi e non aver pace col mare accanto.¹⁰²

Et il nous plaît de croire à ce geste d'intense piété.

Avec Bertolt Brecht et ses *Elégies de Buckow*, « Ich sitze am Strassenrand »¹⁰³, assis au bord de la route, la vie moderne occupe l'espace poétique, l'asphalte, des voitures, des bribes d'images, comme une série de tableaux naïfs, des fleurs, une barque et le sentiment de malaise, de mauvaise humeur, de se sentir fautif : « Wie in aklten Zeiten »¹⁰⁴, *comme autrefois*. Les poèmes semblent se découper, être découpés dans une ensemble de réalité, et l'atmosphère, quoique moderne, quoique dégingandée, apparaît indéniablement mélancolique ; le sentiment de l'insatisfaction élégiaque est omniprésent. Et ici, aussi, l'on retrouve le bruit de l'eau, les clapotis produits par les avirons, tandis que le soir descend et que ces derniers bruits semblent se perdre dans la rumeur des voix : « Sprechend /Rudern sie nebeneinander. »¹⁰⁵. En fait, il s'agit ici de la première répression soviétique le 17 juin 1953, en Allemagne de l'Est, et ces élégies ne sont qu'une longue plainte de souffrances à venir : « Le peuple, y lisait-on, a par sa faute / Perdu la confiance du gouvernement [...] »¹⁰⁶ écrit ironique et désabusé le poète : « Ne serait-il pas /Plus simple alors pour le gouvernement / De dissoudre le peuple /Et d'en élire un autre ? »¹⁰⁷.

Quelques siècles après Goethe et D'Annunzio, un autre poète va mettre au centre de ses élégies la ville éternelle, il s'agit du Russe Joseph Brodsky. Les siècles passent, les visages changent

¹⁰² Vincenzo Cardarelli, *Il sole a picco*, in *Opere complete*, Milano, Mondadori, 1962, p.199.

¹⁰³ Bertold Brecht, *Buckower Elegien, Der Radwechsel* [Changement du pneu], in *Poesie*, Torino, Einaudi, 1960, 1992, p.262. Cf aussi: *Poèmes 7 : Elégies de Buckow - Poèmes ne figurant pas dans des recueils - Chansons et poèmes*, Paris, L'Arche, 1967.

¹⁰⁴ *Heisser Tag* [Jour de canicule], *ibid.*, p. 269.

¹⁰⁵ *Rudern, Gesprache* [Ramer parler,], *ibid.*, p.272.

¹⁰⁶ Bertold Brecht, *La solution* in *Poèmes 7*, (traduction de Maurice Regnaud), Paris, L'Arche 1967, p.11.

¹⁰⁷ *Ibid.*

mais la ville apparaît comme figée dans la nuit du poème éternel de la plainte amoureuse, ici dans une traduction italienne :

A notte, con una lacrima una pupilla azzurra
risciacqua il cristallino per dargli brillantezza.
E questa piazza vuota sembra lassù la luna:
senza fontana certo. Ma la pietra è la stessa.¹⁰⁸

La lune comme une pierre de la ville, pierre lunaire, pierrot lunaire, superposition des siècles, les voix, la lune, la place déserte, l'amour absent ou destiné à une fin inéluctable. D'ailleurs n'appelle-t-il pas à son tour les femmes du passé aimées par ses prédécesseurs élégiaques : « Lesbia, Giulia, Cinzia, Livia, Michelina. »¹⁰⁹ auxquelles il semble vouloir, à son tour, susurrer comme il susurre à la femme présente : « Chinati. Ti devo sussurrare all'orecchio qualcosa : / per tutto io sono grato. [...] perché quel vuoto è Tuo. »¹¹⁰ Le poète traverse avec ses vers la ville durant la même saison que celle de Goethe, l'été : « Merigiare colorato e assorto. [...] »¹¹¹, et plus loin, comme à vouloir mettre ses pas dans les pas des poètes élégiaques du passé : « Io sono stato a Roma. Inondato di luce.[...] »¹¹² et revient, inexorable, la présence inquiète de l'*exegi monumentum*. L'oeuvre restera quoi qu'il arrive :

[...] e nel cavo bruciante della gola, frantumo
di refrigerio, come perla fredda,
rotola Orazio: *Exegi monumentum*.
Io non ho eretto opere in pietre, in mostra

¹⁰⁸ *Elegie romane*, in Iosif Brodskij, *Poesie 1972-1985* (traduction de Giovanni Buttafava), Milano, Adelphi, 1986, p.169.

¹⁰⁹ *Ibid.*, p. 179.

¹¹⁰ *Ibid.*

¹¹¹ *Ibid.*, p.171.

¹¹² *Ibid.*, p.179.

fino alle nuvole, a far loro paura.
Del mio avvenire – di quello di ciascuno –
ho appreso dalle lettere, dal nero-inchiostro.»¹¹³

En 1963, c'est dans une langue riche poétiquement et dialectale que Biagio Marin, le poète de l'île de Grado, écrira ses élégies. Dans ce matériau linguistique, le poète donne à l'élégie l'Ur-langue nécessaire, la langue des ancêtres, celle de tous les jours, celle qui fait murmurer les vents et qui offre une couleur particulière au quotidien immédiatement saisissable alors que le poème semble vouloir s'éloigner dans les chutes d'un temps figé qui ne cesse, cependant, de passer :

[...] De là vegniva 'l pianto
rade e strae deserte
e ciese ciuse e inserte
de podê 'vê mai canto.

Nei cimiteri a nuòli
piangeva i nostri morti:
piangeva drento i porti
el mar intorno ai moli. [...] ¹¹⁴

Et par le biais du dialecte, la douleur semble devenir impondérable, omniprésente, englober chaque élément, intense :

La vita. Senza sol,
solo recordi amari

¹¹³ *Ibid.*, p.173.

¹¹⁴ « De là-bas venaient les pleurs / rades et villes désertes / églises fermées et incertaines / de ne pouvoir jamais célébrer un chant // Dans les cimetières aux nuages / pleuraient nos morts / la mer autour des môles/ pleurait dans les ports » ; Biagio Marin, *Nadal* [Noël] in *Elegie istriane* (1963), in *Poesie*, (éds. Claudio Magris et Edda Serra), Milano, Garzanti, 1981, 1999, p. 60.

comò 'l pianto dei pari
morti de crepacuor.¹¹⁵

Nous trouvons dans les *Poesie sparse [Poèmes épars]* d'Eugenio Montale une élégie dont nous citerons ces quelques vers : « Oscura notte, crei fantasmi o adagi / tra le tue braccia un mondo ? »¹¹⁶ ; et dans la nuit de la découverte d'un monde nouveau, alors que le poète demande (ordonne ?) à la femme aimée de ne pas bouger, le dernier vers, élégiaque à souhait, semble conserver en soi comme l'écho de toutes les voix des poètes élégiaques qui l'ont précédé : « Piangi ? »¹¹⁷, « Pleures-tu ? »¹¹⁸.

Léopold Sédar Senghor nous a laissé deux séries de poèmes élégiaques. La première est tout simplement nommée *Élégies*, la deuxième les *Elégies majeures*. Celles-ci sont des élégies dédiées soit à sa femme, soit à des hommes politiques, et elles ont, toutes, une indication musicale, comme par exemple : « Pour orchestre de jazz et chœur polyphonique ». Nous préférons, toutefois, les élégies tout court et rien que ces quelques vers nous bouleversent : « Ah ! mourir à l'enfance, que meure le poème se désintègre la syntaxe, que s'abîment tous les mots qui ne sont pas essentiels »¹¹⁹.

¹¹⁵ « La vie. Sans soleil / Que des souvenirs amers / Comme les pleurs des pères / morts de crève-cœur. » ; *Rinpianto* [Regret], *ibid.*, p.67.

¹¹⁶ Eugenio Montale, *Elegia in Tutte le poesie*, Milano, Mondadori 1984, p.784.

¹¹⁷ *Ibid.*, p.785.

¹¹⁸ Bien sûr on pourra toujours sourire à cette inversion du sujet et il est probable que dans une éventuelle autre traduction nous pourrions mettre tranquillement « tu pleures ? », la voix qui monte, l'interrogation parfaite de la modernité... Il est vrai que l'inversion surannée connote désormais une certaine distance que les deux amants du poème ne devraient pas avoir.

¹¹⁹ Léopold Sédar Senghor, *Élégie des circoncis*, in *Œuvre poétique*, Paris, Seuil, 1964, 1990, p.206.

Emmanuel Hocquard est celui qui a remis l'élégie dans le juste sillon avec, en 1990, son livre intitulé *Les élégies*¹²⁰ et la lecture de ses livres, merveilleusement, nous entraîne vers un passé absolument présent où les éléments personnels, intimes, sont mêlés aux bruits de l'existence et les images nous parlent incessamment : « avec le temps / les métaphores et les amours /s'épuisent d'elles-mêmes »¹²¹. Les années passant, il reste la mélancolie discrète des mots sur la page et la sensation que tout passé rejoint celui d'autrui :

Les choses incrustées Un
crabe mue Ancien cartable tout
taché d'encre à l'intérieur Mots
blancs
Tableau dans un coin¹²²

Parmi les poètes contemporains, Olivier Barbarant nous offre ses *Elégies étranglées*, proses poétiques et poèmes entremêlés, qui ont dans leur modernité toute la saveur ancienne de la plainte pour un être aimé disparu : « Je n'ai pas eu le cœur pourtant de lui prendre un dernier bouquet / Pour le jeter l'instant d'après dans l'eau verte ou le caniveau. »¹²³

Nous terminerons, cette promenade élégiaque avec un autre poète italien, Andrea Zanzotto, qui a pratiqué à plusieurs reprises l'élégie et dont nous citerons quelques vers comme une conclusion indispensable au *livre* de l'élégie :

Pullula invano la sera di dolente
verde e di tardi monti,

¹²⁰ Nous citerons, aussi : *Ma haie*, POL, 2001.

¹²¹ Emmanuel Hocquard, *Les Elégies*, Paris, POL, 1990, p. 118.

¹²² Emmanuel Hocquard, *Conditions de lumière, Élégies*, POL, 2007, p.104.

¹²³ Olivier Barbarant, *Elégies étranglées*, Seysssel, Champ Vallon, 2013, p.37.

la tua terra si vela di amori profondi
fiumi e vallate divengono memoria;
sta la mia sorte con te [...] ¹²⁴

5. *Pour conclure*

Peut-on réellement conclure un thème aussi vaste que l'élégie? Jules de la Mesnardière, en 1639, parlait dans sa *Poétique* des « langueurs molles & mignardes de la poésie élégiaque » ¹²⁵. Depuis toujours l'élégie subit ce malentendu qui mêle douleur et tristesse avec complaisance de la douleur, et en outre, l'élégie était sans cesse confrontée à la poésie épique et à la tragédie, les genres nobles. De plus, derrière le nom élégie on a mis tout et n'importe quoi. L'adjectif *élégiaque* a contribué à son tour à la confusion. Il reste que s'il est difficile de faire le tour de la question, après avoir glané, çà et là, diverses élégies nous pouvons dire qu'au cœur de l'élégie, se situe la perte de l'être aimé. Mort ou rupture amoureuse, peu importe, un peu comme le poème de René Char *Fastes*, il en va d'un sentiment d'abandon dominant. L'être aimé qui meurt nous abandonne, en quelque sorte. Et même les élégies amoureuses ne sont élégies que dans la mesure où la femme aimée trahit, abandonne, quitte ou du moins le sentiment, l'anxiété de la perte sont omniprésents. Car le mot-clé de l'élégie est bien la perte, perte de l'amour, de la vie, de la jeunesse, d'une enfance disparue trop vite, d'une nature défigurée, d'un monde du passé trop vite métamorphosé. Ainsi le sentiment élégiaque apparaît-il dans diverses œuvres poétiques sans que le poète inscrive le poème sous le nom d'élégie. Pudeur, ou probablement la véritable raison doit se chercher dans le fait que le mot a perdu son charme, l'aura mélancolique du poète sensible n'est plus à la mode, d'autant plus que le mot a pris du ventre avec le XVIII^e siècle, trop redondant de mièvreries élégiaques que le siècle de la raison avait du mal à digérer, et où les élégies se trouvaient à tout bout de champ

¹²⁴ Andrea Zanzotto, *Dietro il paesaggio, Elegia e altri versi* in *Tutte le poesie*, Milano, Mondadori, 2011, p.92.

¹²⁵ Hippolyte Jules Pilet de la Mesnardière, *La poétique*, tome 1, Paris, Antoine de Sommerville, 1639.

(chant ?). Il aura fallu attendre Emmanuel Hocquard pour qu'il redonne à l'élégie des lettres de noblesse et qu'il retrouve et son rythme et ses distiques, même si, pour cela, curieusement, Hocquard utilise les espaces blancs. Et pourtant le mot *élégie* est tellement joli, musical, charmant, attirant.

Nombreux sont les poètes qui ont, néanmoins, utilisés cette forme poétique et il faudrait plus d'un volume pour les citer tous. Dans cette promenade, à la lueur d'une chandelle élégiaque, nous avons cité quelques noms, et nous en avons certainement oubliés, comme les élégies de Giacomo Leopardi ou celles de Giovanni Pascoli ; au XX^e siècle Miguel Hernandez et son *Elegia a Ramon Sijé* et Cristina Campo avec son *Elegia di Portland Road* ; au XVI^e, le Toscan Luigi Alamanni et les Français Jean Doublet et Louise Labé, auteurs d'*Elégies*. La liste serait longue, la douleur de la perte accompagne depuis toujours les hommes et les femmes et les poètes ne font que recueillir ces plaintes. Certaines élégies sont restées, d'autres ont disparu, de même les poètes. Francis Jammes se demandait : « Mais qui me saluera, lorsque je serai mort, /ainsi que j'ai salué Desborde-Valmore ? »¹²⁶ ; il doit bien exister quelque part une élégie plus récente pour tous nos poètes disparus.

¹²⁶ Jammes, *Élégie quinzième*, cit., p.66.